

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

Quel est le but de la FAMILLE et quel sera son programme ?

LE BUT

On nous dit que les mauvaises lectures font dans notre cher Canada des ravages considérables.

Nous savons, d'autre part, que le goût de la bonne lecture n'est pas assez répandu dans nos populations.

Il faut donc, d'un côté, détruire : de l'autre, édifier : c'est le but de cette nouvelle revue.

LES MOYENS

Pour arriver à ce but, nous n'avons pas l'intention de prêcher avec austérité au foyer : la religion, la science, les questions abstraites. Nous voulons arriver à un résultat sérieux : nous voulons réaliser un bien social ; nous voulons travailler à établir le règne du Maître, mais tout cela, par un ensemble de moyens suaves : littérature, histoire, légendes, récits dramatiques.

LES DIFFICULTÉS

Les difficultés sont grandes, c'est vrai ; mais il ne faut pas compter seulement sur soi. Il est, du reste, encore et en grand nombre, des âmes qui veulent le bien ; elles nous faciliteront la tâche par les moyens efficaces que le zèle sait inspirer.

HEBDOMADAIRE

La *Famille* devait ne paraître que deux fois par mois, comme

nous l'avons annoncé dans l'*Etudiant* et le *Couvent*, mais nos amis ne veulent pas entendre parler d'une revue bi-mensuelle, il leur faut une revue hebdomadaire. Nous nous réservons deux ou trois semaines, au temps des vacances, et nous nous rendons aux désirs de nos amis.

La *Famille* sera donc hebdomadaire.

00 PAGES

Chaque livraison devant avoir 16 pages, la *Famille* formera donc à la fin de l'année un beau volume de 800 pages !

\$1,00

Le prix d'abonnement n'est que *d'une piastre* par année.

GROS CARACTERE

Nous tenons à ménager les yeux de nos lecteurs et de nos lectrices, ce que plusieurs journalistes négligent trop de nos jours. Généralement donc, nous laisserons de côté les petits caractères.

PARTOUT A SA PLACE

La lecture de notre nouvelle revue devant être à la portée du commun des mortels, la classe populaire est invitée, comme les autres classes, à s'abonner.

ETRENNE TOUTE TROUVÉE

Un père de famille ne peut faire de meilleures étrennes aux siens que de les abonner à la *Famille* ! C'est aussi le premier de nos souhaits au commencement de cette nouvelle année.

F. A. BAILLAIRGÉ, ptre.

Collège de Joliette,

à Joliette

P. Q. Canada.

1er. janv. 1891.

C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins.

M^{mo} SCHWETCHINE.

SUR MES GENOUX

A MA PETITE SŒUR

Ma Louisa, ma petite blonde,
Oh ! viens t'asseoir sur mes genoux
Que je te berce comme l'onde
Berce le cygne au chant si doux !

Laisse errer mais mains caressantes
Sur ton cou, dans tes boucles d'or,
Et qu'aussi mes lèvres aimantes
Sur ton front se posent encore.

Car vois-tu, bientôt, ma mignonne,
Ton frère en pleurs va te laisser.
Et le baiser que je te donne,
Ah ! c'est bien mon dernier baiser !

Tiens ! à mon départ tu t'opposes ?
Mais en vain tes deux petits bras,
Ainsi que des chaînes de rose
Tentent de reteuir mes pas.

J'entends une voix qui m'appelle,
Le ciel me dit de tout quitter :
Il faut donc se dire, ô ma belle,
Un long adieu sans s'attrister.

Mais toujours ta céleste image
Flottera dans mon souvenir,
Et ton gracieux babillage
De loin viendra me réjouir.....

Sur mes genoux, saute en cadence,
Chante de ta plus fraîche voix,
O ma sœur, ange d'innocence,
Car c'est pour la dernière fois !

M. J. MARSILÉ.

UN PREMIER JOUR DE NOCES

I

O ! ma mère ! que je suis heureuse aujourd'hui, " — si vous saviez, — oui, bien heureuse ! laissez-moi vous embrasser... encore.. encore... toujours... j'ai soif de vos baisers j'étouffe de bonheur ! je vous aime tant, ma mère ! et puis il, est si bon, mon Edouard, il est si généreux ses sentiments sont si nobles, si élevés ! Il a promis de me rendre heureuse, car il m'aime, mon Edouard, et ses lèvres, quand elles parlent, ne sauraient mentir. Sa voix est la prière de la vérité dont sa belle âme est le temple...

" Mais il ne vient pas, et huit heures viennent de sonner... huit heures ! Oh ! mon Dieu ! entendez-vous ces cris ? voyez-vous ces hommes qui se précipitent dans la rue ?... ils ont de la colère au front et des armes à la main... où vont-ils donc ainsi ? Entendez-vous ces roulements de tambour ? c'est le rappel qui bat... voyez encore, voici un bataillon tout entier de gardes mobiles qui fait une patrouille. Mère, embrassez-moi, j'ai peur."

Elle était bien triste alors, la pauvre Théonie, la mate pâleur du lis avait remplacé la teinte rosée qui colorait son front, il y avait des larmes dans ses yeux et des soupirs dans sa voix, car elle suivait d'un regard inquiet les heures de la pendule en attendant Edouard qui ne venait pas... A huit heures trois-quarts un bruit de voitures se fit entendre dans la rue... Merci, merci mon Dieu ! s'écria Théonie, les battements de mon cœur me disent que c'est lui. Les voitures s'arrêtent devant la porte... Le cœur de la jeune fille, qui aimait tant sa mère et qui attendait son fiancé, ne l'avait point trompé... Edouard parut aussitôt devant elle. Il était en tenue de garde national...

" Pardonnez-moi, Théonie, lui dit il, si je me suis fait attendre : au jour des calamités publiques, le bon citoyen se doit avant tout à sa patrie... nous sommes sous le coup d'une grande catastrophe..."

— Que dites-vous ? ô mon Dieu !

— La guerre civile sur le point d'éclater vient d'arborer son étendard. La porte Saint-Denis, cette sentinelle avancée des émeutes parisiennes, est en train d'élever des barricades... Dieu protège la France...

— Il la sauvera, s'écria avec enthousiasme la mère de Théorie, il la sauvera, car la France est la fille aînée de son Eglise.

— Il est neuf heures, reprit Edouard, l'autel est prêt... le prêtre nous attend... partons ! Un instant après, les voitures se dirigèrent rapidement vers l'église de la Madeleine. C'était le 23 juin 1848, et ce jour-là Edouard de Saint-Sylvain, riche et beau jeune homme, doué des plus heureuses qualités, devait, quoique bien jeune encore, unir sa destinée à celle d'une jeune fille récemment sortie de la pension du Sacré-Cœur... A la vue des apprêts belliqueux qui se faisaient de toutes parts, Théorie était pâle et blanche comme les fleurs dont son beau front était paré... Edouard lui-même, malgré l'énergie dont son cœur était trempé, détournait les yeux pour ne pas voir les bandes d'insurgés qui demandaient d'une voix sombre et menaçante du pain ou du plomb.

Lorsque les visiteurs s'arrêtèrent devant le péristyle de l'église, plusieurs pièces de canon s'avançaient au grand trot sur les boulevards.

L'intérieur de la Madeleine offrait en ce moment un spectacle sublime. Un grand nombre de gardes nationaux en armes assiégeaient les confessionnaux pour que, sans peur dans le combat, ils pussent paraître sans reproche devant Dieu, s'ils devaient succomber dans la lutte prête à s'engager. Chaque fois que la grille du tribunal de la réconciliation se refermait sur l'un d'eux, il s'en présentait un autre qui, avant de s'agenouiller à sa place, déposait un fusil contre le confessionnal. Tous étaient calmes et résignés : la crainte du péril s'effaçait devant le sentiment d'un grand devoir à remplir. Un prêtre en deuil psalmodiait les dernières prières des morts auprès d'un cercueil déposé au milieu de la grande nef.

Après du baptistaire, un nouveau-né recevait la goutte

d'eau qui efface la tache originelle. Ainsi, par un étrange contraste, le berceau se rapprochait de la tombe : les deux termes de la vie humaine semblaient se confondre et s'harmoniser sous la main du prêtre créé pour bénir les douleurs qui commencent et les douleurs qui finissent. Quels enseignements, mon Dieu, pour le philosophe chrétien !

Edouard et Théonie sont prosternés, afin de recevoir la bénédiction nuptiale. Le prêtre représentant de Dieu les a bénis ; l'anneau d'or, symbole d'amour et de fidélité, brille au doigt de la fiancée, et près d'elle son époux lui jure aide et protection... C'en est fait le mot sacramental a été prononcé : unis sur la terre pour vivre de la même vie, la mort seule pourra les désunir, pour les réunir un jour au ciel si, fidèles aux préceptes saints, il se rendent dignes de la couronne des élus.

Les voitures ont repris la route de la demeure où Théonie a laissé ses rêves de jeune fille. Les fêtes de la noce sont renvoyées à des jours meilleurs ; les invités se sont retirés, car l'orage populaire grandit à chaque minute. Les rues sont désertes, les boutiques se ferment, le silence de la terreur règne partout.

“ Edouard, mon ami, dit Théonie en entrant dans sa nouvelle demeure, avez-vous remarqué comme l'autel était sombre, comme les clartés des cierges étaient blafardes ? Avez-vous entendu les chants lugubres que l'on disait près de nous, et les cris plaintifs qui annonçaient une entrée dans la vie ? Edouard, il y avait un cercueil près de nous, et près de ce cercueil il y avait une jeune femme vêtue en deuil qui pleurait. “ Serait-ce, “ dites-moi, un pressentiment, quelque mystérieux avertissement “ du Ciel ? Pourquoi détournez-vous ainsi la tête ? Edouard, “ regardez-moi donc... Oh ! vous ne me quitterez pas, car vous “ m'appartenez ; vous êtes tout à moi, aujourd'hui, demain, “ toujours... Vous ne me quitterez pas, vous dis-je, car si vous “ me quittez il vous tueront...” Et, de ses deux bras suppliant, la pauvre femme s'enlaçait à son époux comme un enfant qui a peur s'attache au cou de sa mère.

Dans ce moment une lourde détonation se fit entendre au loin dans la direction de la porte Saint-Denis. Edouard a tres-

sailli ; sa main s'est portée rapidement à son front. " La lutte " est engagée, dit-il ; la patrie en danger réclame tous ses enfants pour la défendre, je dois me rendre à son appel... adieu, " Théonie, adieu, ma mère je vous confie l'une à l'autre ; adieu ! " Mais Théonie lui a fait de ses deux bras, noués autour de son cou, deux virginals anneaux qu'il ne pouvait détacher qu'en recourant à la violence.

" Théonie, mon enfant, écoutez-moi, lui dit-il ; laissez-moi partir... je reviendrai... les tambours battent la générale, mes frères m'appellent, je ne veux pas que ma place reste libre dans les rangs de ma compagnie... Vous ne voudriez pas, vous, Théonie, qu'on dise de votre mari : C'est un lâche !... Vous ne pouvez vouloir que le nom qu'il vous a donné ce matin porte avec lui le déshonneur... Laissez-moi rejoindre mes compagnons d'armes.

Théonie se jeta à ses pieds, fondant en larmes. D'un bond Edouard franchit cette barricade, la seule, hélas ! qui pouvait arrêter son mâle courage et son patriotisme ; puis, ouvrant brusquement la porte, il s'élança dans la rue.

A cette heure, Paris se hissait d'un bout à l'autre de barricades, débris de rues et des maisons, débris d'armes et de corps d'hommes ; le tocsin, glas lugubre qui crie aux armes ! le tocsin retentissait comme une voix d'enfer dans la capitale de la France. Le sang coulait à flot sur tous les points où le combat s'était engagé. Les insurgés, ralliés par des chefs habiles, attaquaient avec une détermination digne d'une meilleure cause ; d'autre part, la garde mobile et la garde nationale rivalisaient d'efforts et de courage.

Pendant ce temps, la pauvre femme, inondée de larmes et prosternée devant le crucifix à qui, jeune fille, elle avait si souvent confié ses peines, éphémères nuages qu'un baiser de sa mère, un rayon de soleil dissipaient ; Théonie priait avec ferveur pour son époux, qui ne revenait pas. Chaque coup de canon retentissait douloureusement dans son âme ; elle mourut plus d'une fois dans cette première journée de noces, qui lui parut longue comme un siècle ; elle versa bien des larmes, elle

Appela bien souvent avec des sanglots son Edouard, qui toujours ne revenait point. La tendresse de la mère était cette fois impuissante à calmer les angoisses de la femme qui, se voyant déjà veuve, s'élançait à chaque instant à la fenêtre pour crier en délire, éperdue, folle de terreur : Oh ne le tuez pas, mon Edouard, c'est mon époux : il est si bon et je l'aime tant ?

Quand il fut grande nuit, nuit noire comme une draperie funèbre, le canon se tut, mais le tocsin retentissait toujours. Le qui-vive ! des sentinelles avait remplacé le bruit de la fusillade. La mort, fatiguée de son œuvre, dormait alors, le pied dans le sang, auprès des barricades, pour se réveiller plus terrible encore le lendemain.

A dix heures et demie, Théonie priait encore. Tout à coup ses genoux fléchirent, ses cheveux se hérissèrent, sa tête se troubla... Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, ayez pitié de moi ; puis, se relevant, elle s'élança vers la porte... Un bruit de pas se fait entendre dans les escaliers. — C'est lui ! dit-elle mais il n'est pas seul, je ne reconnais pas sa marche... Mon Dieu ! mon Dieu ! si vous me le renvoyez mort, faites que je meure aujourd'hui !

Un instant après, la porte souvrit, et quatre hommes déposèrent en silence une civière sur laquelle était étendu un cadavre... Edouard était mort en brave à l'attaque des barricades élevées dans le faubourg Poissonnière.

II

Lorsque après un long évanouissement Théonie reprit connaissance, le corps ensanglanté de son époux était étendu dans une pièce voisine sur un lit dont il ne devait, hélas ! se relever que pour aller là où vont toutes choses !

“Où est mon Edouard ? demanda-t-elle d'un son de voix précipité.”

Sa mère lui montra du doigt le ciel.

“Je ne vous demande point où est son âme ; pouvait-elle,

aller autre part qu'au ciel ? ce que je désire savoir, c'est l'endroit où l'on a déposé sa dépouille mortelle."

Sa mère ne lui répondit point, mais elle se mit entre sa fille et la porte qui conduisait à la pièce voisine.

" Il est là ! s'écria Théonie... je veux le voir..."

Sa mère se rapprocha davantage encore de la porte.

" Je veux le voir, vous dis-je... vous ne pourriez m'en empêcher, car il est à moi !

— Il n'appartient plus qu'à Dieu, mon enfant.

— Et à la tombe... je le sais, ma mère ; mais je veux le voir encore pour la dernière fois... Oh ! ne craignez rien, je serai forte..."

Devant une semblable résolution, une plus longue résistance eût été une cruauté ; d'ailleurs la mère de Théonie savait que les grandes douleurs se complaisent à la vue des objets qui les provoquent. Eh bien ! venez, mon enfant, lui dit-elle ; et ouvrant elle-même la porte fatale elle conduisit Théonie devant le cadavre inanimé de son époux. Edouard semblait dormir. Le signe de la bienheureuse béatitude, qui caractérise les prédestinés, était marqué sur son front. Théonie, fondant en larmes, s'agenouilla au pied du lit funèbre... Sa mère, suivant son exemple, laissa longtemps couler ses larmes ; elle savait aussi que les pleurs soulagent les grandes douleurs.

Théonie ne voulut quitter le corps de son époux qu'au moment suprême marqué pour les funérailles. Elle farent splendides, car la patrie reconnaissante, voulant honorer ses illustres morts, en fit tous les frais. La douleur de la jeune fille, devenue veuve le premier jour de ses noces, fut immense ; mais sa résignation à la volonté de Dieu fut au niveau de son désespoir... Elle serait morte si cette pieuse résignation, s'interposant entre elle et la tombe, n'avait soutenu ses forces et son courage.

Pendant plus d'une année Théonie, renonçant aux distractions du monde, où l'appelaient sa naissance et sa position sociale, se renferma dans la solitude de sa demeure et dans le silence de son âme en deuil. Si parfois elle sortait de sa retraite

c'était uniquement pour aller prier sous les grands arbres qui ombrageaient la tombe de son époux bien-aimé et pour porter des fleurs nouvelles à la croix qui abritait son dernier sommeil.

Elle était jeune, riche et belle... Plusieurs prétendants se présentèrent pour lui demander sa main ; mais fidèles à la mémoire de son cher mort, elle refusa tous les avantages qui lui furent offerts. J'ai promis, disait-elle, de n'avoir désormais plus qu'un époux, ce sera Dieu. Elle tint parole cinq ans plus tard, en prenant, le jour anniversaire de la mort de son mari, le voile des sœurs hospitalières.

Deux années après, victime de son généreux dévouement, elle est morte en soignant les cholériques, à l'hôpital de Constantinople, le jour anniversaire de son premier jour de noces. La vie est semée de dates mystérieuses.

A. BALLEYDIER.

PETITS CONSEILS

à l'âme chrétienne

Sois bonne, bienveillante, garde le sourire sur tes lèvres, même quand tu es seule.

* * *

Cette grossièreté, ces manières brusquées, impolies, laisse-les disparaître sans les relever.

* * *

On le veut ; cède sans montrer ni de l'humeur, ni même la contrainte que tu as à le faire, — tu contenteras et tu seras contente.

* * *

Cherche à faire plaisir — à consoler — à amuser — à donner — à remercier — à aider. C'est si bon.

* * *

Fais du bien à l'âme de ceux qui sont autour de toi : — un mot de piété, un encouragement, une prière récitée tout bas.

* * *

Surmonte ton aversion et ton antipathie en ne fuyant pas cette personne qui s'approche. Va même au devant d'elle ; le bon Dieu te précède.

• • •

Accueille avec amabilité cet importun qui te demande ; Dieu te l'envoie.

• • •

Ne refuse pas l'aumône qu'on te demande ; seulement dirige bien ton intention et donne à Dieu en mettant dans la main du pauvre.

* * *

Ne pense pas mal de cette personne coupable ; plains-la et prie pour elle.

• • •

Pourquoi supposerais-tu des intentions méchantes contre toi ? ne comprends-tu pas que cette pensée te trouble, t'inquiète et gâte ton cœur ?

• • •

Retiens ce sourire moqueur qui est sur le point d'éclorre sur tes lèvres, tu peineras celui qui en est l'objet. — Pourquoi faire de la peine aux autres ?

• • •

Prête-toi à tout ce qu'on veut. Dieu ne permettra pas qu'on abuse trop, si tu te prêtes par esprit de charité.

L'ABBÉ SYLVAIN.

PRÈS DU FAUTEUIL DE MA GRAND'MÈRE

Voyez-vous, près de la cheminée, cet antique fauteuil de damas rouge ? c'est la place préférée de mon aïeule ; c'est là qu'elle s'installe au retour de la sainte messe ; c'est de là qu'elle préside les réunions de famille. Que de charmantes heures passées près du fauteuil de ma grand' mère ! Revivez, ô souvenirs de mes cinq ans !

Quand l'ombre du soir dessinait des images fantastiques sur le mur du salon, assise sur mon petit tabouret à fleurs, ma jolie poupée dans les bras, je me rapprochais avec bonheur du vieux fauteuil. C'était l'heure des récits émouvants, de mes contes favoris. Comme Cendrillon, j'aurais voulu pour marraine une aimable fée, voir les citrouilles se changer en calèches, et les souris en chevaux fringants. Au récit des aventures du Petit-Poucet, lorsque bonne maman renforçait sa voix pour imiter l'ogre, je cachais ma tête frisée dans les plis de sa robe, croyant entendre le bruit des bottes de sept lieues.

Quand j'avais joué avec mon agneau blanc, ou fait la dinette sous la tonnelle du jardin, je venais les joues empourprées, me reposer près de ma bonne grand' mère. Elle me donnait une caresse, répondait à mes pourquoi et m'apprenait à tenir l'aiguille. Qu'il fut solennel le premier point fait à une robe de ma poupée ! quelle patience il fallut déployer de part et d'autre !

Mon aiguille, devenue plus active, apprit à courir pour les pauvres du bon Dieu : j'étais à l'école de la charité et du travail. Saintes leçons, vous êtes gravées dans mon cœur.

C'est près de l'antique fauteuil que je venais réciter ma naïve prière. Je joignais mes petites mains, grand' mère joignait aussi les siennes, et je redisais après elle : Notre Père, qui êtes aux cieux !... Puis, je demandais à mon bon Ange de me couvrir de son aile, de me rendre sage et obéissante.

Souvent j'ai dormi dans les bras de ma grand' mère : n'était-ce pas un doux berceau ? Quel contraste ; une enfant qui sommeille sans nul souci, une aïeule qui songe au passé et s'in-

quiète de l'avenir ; un visage frais et joyeux, une figure grave et sillonnée de rides ; les roses du printemps, les neiges de l'hiver !

Quand se leva la plus belle année de ma vie, quand retentit à mon oreille l'annonce de ma première communion, je fus plus assidue près du fauteuil bien-aimé. J'y venais apprendre mon catéchisme, écouter les merveilles touchantes de l'Évangile, m'initier à l'amour du Dieu bon qui a dit : " Laissez les enfants venir à moi. " La veille du grand jour, je m'y agençai heureuse et bien émue..... une main chérie se posa sur ma tête, des larmes de bonheur tombèrent sur mon front avec la bénédiction de mon aïeule.

J'ai grandi, mais j'ai gardé ma place de prédilection. Là mon cœur est un livre ouvert : on y lirait mes chagrins, si la vue seule de ma grand mère ne suffisait à les dissiper. Elle est si bonne. J'écoute ses conseils, je puise au trésor de son expérience, car elle a fait de grands pas dans la vie : elle a vu éclore et mourir bien des espérances ! elle a connu les immolations du sacrifice ; elle a souffert et pleuré. Elle aime à parler de ceux qui ne sont plus..... autour d'elle, hélas ! que de places vides !... Nos larmes se mêlent, nos mains se pressent dans une douce étreinte, nos yeux pleins d'espérance et de résignation se lèvent vers le Ciel.

O mon Dieu, gardez longtemps à ma famille son ange tutélaire, cette aïeule chérie que nous entourons de toutes nos tendresses et de tous nos respects. Puissé-je consoler et réjouir sa vieillesse !

JULIE JULLIARD.

PLAISANT CONSEIL.

Un villageois demandait le chemin de Newgate (prison de Londres). Un plaisant qui l'entendit s'offrit à le lui montrer. " Traversez le ruisseau, lui dit-il, entrez chez le bijoutier en face, prenez deux gobelets d'argent, décampez avec, et dans deux minutes vous serez à Newgate. "

Joyeux Passe Temps.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

PAR CECILIA MARY CADDELL

Traduit de l'anglais avec permission de l'auteur,

par M. L'ABBÉ E.-A. LATULIPE.

(Pour La Famille)

CHAPITRE PREMIER

Au déclin d'un beau jour d'été, il vient une heure où la nature, comme fatiguée de l'abondance de ses trésors, les verse sur la terre à profusion et sans mesure, comme un dernier hommage au Créateur du monde. A cette heure la linote, la grive et le merle semblent se lancer, comme un gracieux défi, les joyeux refrains de leur voix charmante, et les notes magiques du rossignol, qui salue les premières ombres de la nuit, arrivent doucement à l'oreille ravie du promeneur qu'elles arrêtent sans respiration et sans voix. A cette heure, l'air est plus qu'embaumé, il est comme imprégné des parfums du foin frais-coupé, de la reine-des-prés, et de l'églantier ; la fleur des champs et la fleur des jardins relèvent en même temps leur tête languissante pour recevoir la rosée du soir et donner en retour des odeurs inconnues aux rayons du midi. A cette heure, le soleil, comme un roi prodigue, verse sur le monde qu'il va quitter une telle gloire que bois, rochers et ruisseaux, cimes et vallées apparaissent sous les rayons d'or de l'astre couchant, non plus comme une scène de la terre, mais comme une vision de l'antique Eden, de ce paradis terrestre, première demeure de l'homme ici-bas. C'est l'heure qui précède le coucher du soleil, la plus belle des vingt-quatre heures du jour ; et celui qui a contemplé alors quelque scène ravissante ne pourra jamais dire si son ravissement naît du tableau qu'il a contemplé ou de l'heure à laquelle il l'a contemplé.

Or c'est juste à pareille heure que commence notre récit, si nous substituons toutefois la tendre verdure du mois de mai, ses buissons d'aubépine en fleurs, et ses gentilles marguerites au foin frais coupé et aux églantiers de juin.

Tout est pittoresque sur la côte du Devonshire et l'endroit où nous allons introduire notre lecteur ne fait pas exception. Ceinte du côté de la terre, d'une muraille demi-circulaire de rochers aux formes et aux proportions variées presqu'à l'infini, la mer, aussi loin que le

regard s'étend, berce ses flots bleus dans la lumière du soleil. Tantôt la marée apporte doucement les ondes tranquilles qui envahissent peu à peu les sables argentés et tantôt les flots s'élancent plus pressés contre les rochers qui leur barrent de tous côtés le passage. Arrachés par le temps et l'orage aux flancs escarpés de la falaise, ces rochers, sous l'action des eaux, ont été graduellement rongés et percés quelquefois d'outreen outre. Ils présentent à l'œil émerveillé les formes les plus diverses comme les plus fantastiques. Ici ce sont des colonnes et des arches brisées, là on croit apercevoir les cadavres pétrifiés de monstres préadamites, plus loin les restes d'un vieux temple de druides et ailleurs en voyant réunis des quartiers de roche unis et arrondis on dirait des souvenirs d'une gigantesque partie de quilles. Ajoutons à cela les charmes d'une végétation puissante ; qu'on imagine le chêne dressant son tronc robuste à côté des roches altières, le saule étendant sur l'abîme ses branches longues et flexibles, ça et là des buissons se cramponnant aux fissures profondes et défiant l'effort des vents, des fleurs sauvages brillantes et coquettes dans les touffes de verdure ; puis, au milieu de toutes ces beautés, des filets d'eau se précipitant en cataractes argentées ; et l'on aura une légère idée de ce paysage enchanteur au fond duquel se laissait apercevoir, dans un bocage de pommiers et de lilas, la maison d'un riche propriétaire.

La rive était solitaire, mais à moitié chemin sur le versant de la côte, près d'une roche escarpée, assises sur le tronc renversé d'un vieux sapin, on pouvait apercevoir deux jeunes filles conversant avec animation, quoique à voix basse, une conversation qui les avait absorbées sans doute dans leur promenade du soir. Elle paraissent à peu près du même âge. Toutes deux étaient belles, mais d'une beauté si différente dans les détails que, malgré l'affection qu'elles semblaient se porter réciproquement, on sentait instinctivement que le lien de leur amitié était autre que celui du sang. L'une était grande et svelte, sa chevelure dorée aux reflets chatoyants tombait en mèches soyeuses de chaque côté de son front, et son œil bleu empreint de douceur, qui errait nonchalamment sur les eaux immobiles à ses pieds, s'animait chaque fois que la voile blanche d'un bateau-pêcheur apparaissait à l'horizon. Sa douce et tranquille figure portait la trace de souffrances physiques et morales. A peine entrée dans la vie elle avait dû boire déjà au calice des douleurs. Il y avait dans son maintien et jusque dans le regard suppliant qu'elle jetait de temps en temps sur sa compagne quelque chose qui indiquait la faiblesse devant les orages de la vie, un besoin de se reposer sur un bras plus fort que le sien dans les ardues sentiers de l'existence. Et ce courage et cette fermeté qui lui manquait, elle les avait trouvés sans doute dans la jeune fille assise à ses côtés. Il y avait du courage en effet dans cet œil vif et limpide, dans ces traits à la fois fermes et délicats, du courage même dans cette attitude pleine de vie qui contrastait si singulièrement avec la pose languissante de sa compagne. Oui il y avait de la force et du courage dans cette jeune

filles, mais il y avait quelque chose de plus. Au fond de ce grand œil noir, toujours, même au sein des plus vives agitations, rayonnait un éclair de joie paisible qui ne la quittait jamais ; en la voyant on se sentait en présence d'une grande âme, à la hauteur des plus nobles aspirations et capable des plus grands sacrifices pour les réaliser. — Regardez donc là bas, Alice, — disait-elle à sa compagne au moment où nous la faisons connaître à nos lecteurs, indiquant en même temps de la main la blanche voile d'un bateau-pêcheur qui passait de la demi-obscurité du crépuscule dans les rayons du soleil couchant projetés sur les eaux, — voyez donc ce léger bateau. Il y a un instant, il était dans l'ombre et maintenant qu'il traverse les rayons du soir, voyez comme il respalndit ! on dirait que la baguette magique d'une fée vient de le toucher. En le voyant je n'ai pu m'empêcher de penser à l'âme qui passe soudainement des ombres de la mort aux divines lumières de l'éternité.

Alice tourna machinalement les yeux dans la direction indiquée mais au même moment son regard se voila de larmes et vraisemblablement elle ne put rien distinguer ; toujours est-il qu'elle ne répondit pas.

— Voyez ces gerbes étincelantes de lumière, continua Lucie, tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne remarqua pas le silence de sa compagne ; oh ! comme je croyais fermement, quand j'étais enfant que c'était là haut à la source de ces feux que Dieu tenait sa cour et je me figurais alors que ces faisceaux lumineux n'étaient que des rayons échappés de son trône pour réjouir la terre !... Oh ! Alice, vous pleurez ! s'écria-t-elle en remarquant que cette dernière venait de laisser échapper un sanglot ; vous pleurez ! qu'avez-vous, chère Alice ? Sans doute cette longue marche vous a trop fatiguée ?

— Je ne suis pas fatiguée, et vous savez bien pourquoi je pleure, répondit Alice avec un peu d'aigreur. Et comment pourrait-il en être autrement ? ou plutôt comment pouvez-vous vous étonner de mes larmes ? Déjà j'ai perdu une de mes sœurs, et maintenant vous que j'aime plus qu'une sœur vous voulez partir et je resterai seule.

— Je veux ! répondit Lucie avec douceur ; dites plutôt, chère Alice que c'est Dieu qui le veut !

— Non, reprit vivement Alice, je ne le crois pas ; c'est impossible. Quoi ! Dieu voudrait que vous abandonniez votre père dont la vie est pour ainsi dire rivée à la vôtre ; Dieu voudrait que vous abandonniez votre mère, vos jeunes frères, pour ne rien dire de moi-même ? Non, Dieu n'est pas cruel au point de demander à sa créature rien de semblable.

— Vous croyez ? répondit tranquillement Lucie ; mais Alice, demandez donc à votre cœur si Dieu ne demande jamais le sacrifice de soi-même.

Je ne dis pas qu'il ne le demande jamais, seulement je ne crois pas que ce soit le cas pour vous.